

Dernière lettre de Théophile Maupas à son épouse Blanche

Mardi 16 mars 1915

Théophile Maupas écrit en prison, avant le Conseil de Guerre.

Me voilà encore une fois ayant plutôt l'air d'un mort que d'un vivant. Mon cœur déborde, tu sais : je ne me sens pas la force de réagir, c'est inutile, c'est impossible.

J'ai pourtant reçu hier les deux boîtes que tu m'as envoyées, contenant sardines, beurre, réglisse, figues, pommes et mon beau petit sac et les belles cartes. J'étais bien heureux, mais je me suis tourné vers la muraille et de grosses gouttes, grosses comme mon amour pour les miens ont roulé abondantes et bien amères. Dans ces moments où je songe à tout ce qui se passe d'horrible et d'injuste autour de moi sans avoir une ombre d'espoir. Eh bien, tu sais, je suis complètement déprimé. Je n'ai plus la force ni de vouloir ni d'espérer quoique ce soit. Je ne vais pas continuer ma pauvre Blanche, je ne vais pas continuer, je te ferai de la peine, trop de peine et je pleurerai encore.

Aujourd'hui je vais savoir le résultat de l'affaire. Comme c'est triste, comme c'est pénible ; mais je n'ai rien à me reprocher ; je n'ai ni volé ni tué ; je n'ai sali ni l'honneur ni la réputation de personne. Je puis marcher la tête haute. Ne t'en tracasse pas, ma petite Blanche. Il y a bien assez de moi à songer à ces tristes choses ; c'est pénible, attendu qu'à mon âge, ni dans la vie civile ni dans la vie militaire je n'avais dérogé à mon devoir.

Pour quiconque n'a pas d'amour propre, ce n'est rien, absolument rien, moins que rien. Moi qui ai du caractère, qui m'abats, me fais du mauvais sang pour un rien, eh bien, tu sais, ma bonne petite, j'en ai gros sur le cœur. Il me semblait pourtant que depuis mon enfance j'avais eu assez de malheur pour espérer quelques bons jours. C'est ça la vie ! Oh alors, ce n'est pas grand-chose ! Que de gens comme moi qui ont un foyer et qui ne sont plus ! des petits enfants qui appelleront souvent leur papa, une femme adorée qui se rappellera de son mari dévoué ; c'est bien triste quand je songe à ces noires choses.

Allons, courage ! courage mon petit bonhomme, soutenons-nous, aimons-nous !

J'embrasse ton beau petit sac, ta bonne lettre, ta carte, tes cheveux ; tout est là dans un petit coin de mon sac. Je l'ouvre souvent ce vieux sac pour y voir mes objets chers qui sont une partie de toi et de mon petit Jean. Pauvre petite !

Allons, courage, mon petit soldat ! Je me serre bien dur contre toi, ne me quitte pas et veille bien sur moi.

Embrasse bien fort ma Jeannette. Que je t'aime, mon Dieu et que je pleure.

**Le Conseil de Guerre le condamne à mort comme les caporaux Girard, Lechat et Lefoulon.
Les 4 caporaux sont fusillés le lendemain 17 mars à 13 h.**